



HAL
open science

” Détestables écoles d’ethnographie ”. Littérature interdite, poésie censurée

Christine Laurière

► **To cite this version:**

Christine Laurière. ” Détestables écoles d’ethnographie ”. Littérature interdite, poésie censurée. L’Homme - Revue française d’anthropologie, 2011, 200, pp.19-41. halshs-00829078

HAL Id: halshs-00829078

<https://shs.hal.science/halshs-00829078>

Submitted on 1 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« DETESTABLES ECOLES D'ETHNOGRAPHIE ».
LITTERATURE INTERDITE, POESIE CENSUREE

Christine Laurière (CNRS, IIAC-LAHIC)

Résumé :

Cet article s'interroge sur les choix, les stratégies d'écriture de Paul Rivet pour relater sa mission en Equateur (1901-1906), après la découverte dans ses papiers personnels de plusieurs textes inédits qui obligèrent sa biographe à réviser ses analyses sur la conception de l'altérité véhiculée dans les travaux équatoriens de Rivet. Jeune médecin militaire en progressive reconversion professionnelle vers la carrière d'anthropologue, il garda sous le boisseau plusieurs textes, dont deux petits poèmes qui évacuaient de façon très sensible ce que la contemplation des Indiens opprimés lui inspirait. Il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi il ne divulgua pas ces poèmes. Si, dans ses articles scientifiques, il pouvait à bon droit décrire l'Indien acculturé comme un homme déchu, appartenant à un monde et une humanité en sursis, il s'interdit de l'évoquer comme un indigent, broyé par le servage, soumis à des conditions d'exploitation économique et sociologique effroyables.

Ce constat permettra de mettre en lumière les conditions d'accréditation professionnelle du métier d'anthropologue au tournant du XXe siècle en France, un débutant ne pouvant espérer pénétrer les réseaux de la sociabilité savante s'il ne se défiait pas tout à la fois des considérations sociales, de la littérature de voyage et de ses impressions personnelles.

Envisager la question des choix scripturaux opéré par Paul Rivet pendant sa mission en Equateur (1901-1906) invite à réfléchir différemment à l'articulation entre la forme et le contenu de ses écrits, à dépasser leur simple aspect informatif, analytique¹. Jeune médecin militaire en progressive reconversion professionnelle vers la carrière d'anthropologue, il apprend à maîtriser les outils rhétoriques à sa disposition, à obéir aux rigueurs d'écriture propres à chaque discipline (archéologie, linguistique, anthropologie physique, ethnographie) dans laquelle il inscrit ses nombreux travaux. Conscient du registre cognitif et affectif ouvert par chaque type d'écriture – et, par ricochet, par chaque registre de lecture –, l'aspirant anthropologue compartimente soigneusement sa pensée, sélectionne le type d'information distillé dans chaque registre scriptural selon le public savant ou profane auquel il s'adresse – ou le non-public pour ce qui concerne les écrits intimes et privés. De fait, chaque support canalise sa pensée dans un registre dont elle ne s'affranchit pas mais, qu'en même temps, elle explore dans toutes ses possibilités opératoires, performatives et littéraires. En s'exerçant dans un très large répertoire d'écriture possibles – fiction exceptée, malgré sa passion pour la littérature –, Paul Rivet utilise chaque facette d'un prisme qui ambitionnerait de totaliser son expérience de l'altérité amérindienne, d'optimiser sa restitution. La durée et les

¹ Sous sa forme orale, cet article a fait l'objet de deux communications différentes, l'une aux journées d'études : « Les Polygraphes », organisées par Véronique Moulinié et Sylvie Sagnes en novembre 2008 à Carcassonne, l'autre aux journées d'études : « Choix scripturaux et production scientifique en sciences humaines et sociales », organisées par Marianne Lemaire, Eric Jolly et Dominique Casajus, en octobre 2009 à Paris.

conditions du déroulement de la mission en Equateur², son rôle dans le déclenchement de sa vocation d'ethnologue, le côtoiement presque quotidien des Indiens, l'ambition encyclopédique qui l'anima, lui fournirent la matière de nombreux articles, mémoires et essais (une bonne vingtaine, ainsi qu'un ouvrage). C'est d'ailleurs pour cette mission que l'on rencontre la gamme d'écritures la plus étendue, la plus riche, un peu à la façon d'un millefeuille, allant par strates des notes de terrain plus ou moins prises sur le vif jusqu'aux articles scientifiques, des brouillons aux travaux publiés. En outre, Rivet a gardé sous le boisseau plusieurs textes, dont deux petits poèmes qui évacuent de façon très sensible ce que la contemplation des Indiens opprimés lui inspire. Sans ces textes, jamais il n'aurait été possible de restituer cet aspect pourtant fondamental de son appréhension de l'altérité amérindienne. Ces papiers ne sont sortis de l'ombre qu'un siècle plus tard, lorsque je les ai découverts dans ses archives, ce qui me permit d'accéder à un niveau de connaissance supérieure de cette mission équatorienne, et de modifier radicalement mon propre regard analytique de biographe. Dans cet article, il s'agira d'essayer de comprendre pourquoi il ne divulgua pas ses poèmes, mais aussi de retrouver, pour filer une métaphore jamesienne, « le motif dans le tapis », c'est-à-dire les passages, parmi ses articles publiés, qui leur font écho de façon inavouée. Si, dans ses articles scientifiques, il peut à bon droit décrire l'Indien acculturé comme un homme déchu, précipité dans le temps et le monde modernes après la Découverte, appartenant à une humanité en sursis – le discours est recevable et s'inscrit dans une vision du monde évolutionniste partagée qui le justifie pleinement –, il s'interdit de l'évoquer comme un indigent, broyé par le servage, soumis à des conditions d'exploitation économique et sociologique désastreuses, qui hypothèquent jusqu'à sa citoyenneté nationale. Ce

² Sur cette mission, cf. Laurière 2008 : 23-151.

constat permettra de mettre en lumière les conditions d'accréditation professionnelle du métier d'anthropologue au tournant du vingtième siècle, un néophyte ne pouvant prétendre entrer dans les réseaux de la sociabilité savante s'il ne se défie pas des considérations sociologique contemporaines, de la littérature de voyage et des ses impressions personnelles.

Notons en aparté que Paul Rivet possède une aisance certaine avec l'écrit qui ira en s'affirmant avec le temps : journal de terrain, vocabulaires et fiches linguistiques, mesures anthropométriques notées à la hâte sur du papier à son en-tête professionnel, levers de cartes de ruines archéologiques, correspondance, notes et notules, rapports, poèmes, essais géopolitiques, monographies ethnographiques, articles linguistiques arides, publications en anthropologie physique particulièrement jargonantes avec tableaux et équations mathématiques, comptes rendus et recensions, billets et commentaires sur la vie scientifique américaniste, articles de vulgarisation dans la presse grand public, conférences devant une grande variété d'auditoires, discours politiques, tribunes engagées dans les journaux d'opinion, etc. Excepté le roman, on peut douter qu'il y ait un domaine de prises de parole ou d'écriture qui ait échappé à son appétit dévorant – l'homme, de conviction socialiste, ayant le souci de la vulgarisation intelligente auprès du plus grand nombre. Parler d'écriture, c'est inmanquablement parler aussi de lecture – peut-on être écrivain à défaut d'écrivain, selon la distinction de Barthes, sans être un lecteur assidu et ce, d'autant plus en ce qui concerne Rivet, que c'est un romancier, Jules Verne, qui lui a donné le « goût de l'aventure, [le] goût de

l'exotisme »³ ? Il faisait remonter son souvenir le plus marquant d'écolier et de collégien à ses étés passés à dévorer les livres de la bibliothèque du châtelain de son village des Ardennes (Rivet 1954), faisant preuve de l'éclectisme de ceux qui découvrent et construisent, de livre en livre, leur goûts littéraires : *L'Illiade* et *L'Odyssee*, la *Divine Comédie*, le *Roland furieux*, *La Jérusalem délivrée*, les *Pensées* de Pascal, les poètes romantiques, Hugo, Zola, Anatole France, etc. Cette passion pour la littérature ne fit que s'affirmer au lycée, sous la férule d'un professeur de français qui repéra l'amour de Rivet pour les lettres et la poésie et lui fit découvrir des répertoires qu'il ne soupçonnait pas, comme la littérature russe. Allant d' « enthousiasme littéraire » en enthousiasme littéraire (*ibid.*), le jeune Paul Rivet versifiait, sans grand talent selon ses dires, mais le goût de l'expression écrite était déjà là et ne le quitterait plus. – Dernière digression sur cet attachement envers la poésie, qui lui fut un recours précieux jusque dans les moments les plus critiques de sa vie : apprenant en novembre 1940, par la radio, qu'il était relevé de ses fonctions pour avoir, entre autres, manifesté au Maréchal Pétain son opposition à sa politique, il lui écrivit une troisième lettre pour lui dire qu'il partait « le front haut, fier d'avoir donné à [s]on pays [...] le plus beau Musée de l'humanité qui soit au monde » ; le musée de l'Homme (Rivet 1944 : 16). Et, chose parfaitement incongrue, pour lui communiquer son état d'esprit devant l'adversité, il n'hésita pas à citer *in extenso* dans cette lettre le poème *If* de Rudyard Kipling, dans la traduction d'André Maurois (« *Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie / Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir / Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties / Sans un geste et sans un soupir...* »), poème qu'il avait fait afficher sur les portes du Musée de l'Homme dès le 14 juin 1940, jour qui vit l'armée allemande défiler

³ Interview de Paul Rivet en 1937 (Fonds Paul Rivet, archives de la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle [dorénavant citées « archives BCM »], 2 AM 2 C2).

dans Paris. C'est dire si l'on a affaire à un anthropologue lettré, proche de Paul Valéry, d'André Gide, de Jules Romains, qui croit dans la puissance du verbe pour porter ses engagements.

Pour rendre compte de cette relation complexe entre la restitution de l'altérité amérindienne selon les canons scientifique de l'époque et les différents registres scripturaux qu'il utilisa, j'utilisai pour ma recherche doctorale les nombreux articles et ouvrages qu'il publia à partir des ses matériaux de terrain, tout comme j'eus recours aux documents de son fonds d'archives. Analyser ces différents niveaux d'écritures, c'est aussi prendre le risque d'explicitier mon propre cheminement méthodologique et mon appréhension de tous ces papiers, dans la mesure où je ne peux séparer l'écriture de Rivet de ma propre lecture et de ce qu'elle a impliqué dans l'infléchissement de ma position en tant que biographe. La prise en compte de ces documents d'archives a considérablement modifié le regard que je portais sur cette mission et m'a amenée à réviser mon jugement, à l'amender, en apprenant à davantage lire entre les lignes, à prêter attention aux formulations de certains passages sur lesquels je m'étais peu arrêtée auparavant, à relire des textes que je croyais bien connaître. Cette plongée dans les archives me contraignit à réviser certaines analyses bâties lors de mes recherches antérieures sur cette mission en Equateur (Laurière 1995), où je n'avais pu travailler qu'à partir de ses articles ethnographiques publiés. Et, somme toute, mon appréciation était alors relativement sévère. Pour simplifier à l'extrême, disons que j'avais réduit Rivet au rang d'une marionnette mue par les paradigmes intellectuels, l'état du champ théorique qui rendait compte de l'altérité amérindienne au début du XIX^e siècle, sans lui

laisser tout son libre arbitre et tenter de comprendre comment, confronté par exemple à la fervente religiosité catholique des Indiens du plateau andin, il se dépêtrait de cette armature intellectuelle, comment il tentait de dépasser les contradictions entre, pour aller vite, la théorie et la pratique, les idées préconçues et le terrain, cette puissante réalité équatorienne dans laquelle il baigna pendant cinq ans.

Au vu de la masse d'éléments nouveaux exhumés des archives poussiéreuses, il s'agit alors de faire la part belle aux témoignages de première main de Paul Rivet lui-même, d'utiliser abondamment son journal et ses notes de terrain, sa correspondance, ses manuscrits inédits, dont ses poèmes sur « les doux Indiens », ces « vaincus humains » qui le bouleversèrent tant. Que les documents inédits soient aussi des archives, des notes au brouillon pour la plupart, n'est pas indifférent car cela redouble leur charge émotionnelle – charge émotionnelle pour le chercheur mais aussi charge émotionnelle des documents. Le lot d'archives concernant la mission en Equateur est un lot assez disparate. Il se compose de notes de travail éparpillées, griffonnées à la plume ou au crayon sur des petits bouts de papier pour certaines, mises au propre pour d'autres, des rapports et des lettres d'informateurs, des liasses de mesures et calculs anthropométriques, des fiches ethnographiques, des vocabulaires, etc. Compulser cette masse de papiers totalement hétéroclite donnait le sentiment de pénétrer avec effraction – et délice – dans l'atelier de l'ethnologue Paul Rivet, capharnaüm intime autant que chambre d'enregistrement d'un certain réel ethnographique, bricolé à partir d'éléments hétéroclites, récoltés au gré des circonstances. Au lieu de décourager, les difficultés de déchiffrement de l'écriture de Rivet incitaient à l'obstination, à l'entêtement. La crainte de passer à côté de quelque information précieuse motivait puissamment : il fallait comprendre, décrypter coûte que coûte ces notes, ces brouillons, ces rapports. C'est

ainsi que furent découverts, en les ânonnant des heures durant, une description très inspirée d'une petite ville du nord de l'Equateur, Tulcán, un essai sur les causes de disparition de la race indienne, une description de l'âme indienne, une métaphore sur la rencontre manquée entre Espagnols et Indiens au moment de la Découverte, et deux courtes poésies. Il est d'ailleurs significatif que les seuls écrits de Rivet restés inédits concernent tous cette mission en Equateur ; cela dit quelque chose sur les processus d'accréditation auxquels il se plia pour être adoubé par ses pairs. Une fois dans la place, s'il publiera tout ce qu'il écrira, notons tout de même qu'il ne rédigera rien qui puisse s'apparenter à ses notes inédites. Celles-ci attirèrent mon attention sur sa *sensibilité*, dimension que j'avais occultée non pour des raisons de principe, mais plutôt pour une raison déontologique, ne voulant pas plaquer des affects fantasmés sur les siens que j'ignorais totalement, désirant respecter la part d'ineffable qui s'attache inmanquablement à toute entreprise biographique.

Même un ethnologue doit d'abord entendre la notion de terrain dans sa première acception, géographique avant d'être ethnographique – relief d'une contrée, paysages, climats, couleurs, odeurs. Ce dépaysement a durablement marqué Rivet dans la mesure où cette expérience de la géographie, sensorielle et intellectuelle tout à la fois, lui permet de se projeter fictivement, symboliquement, dans les schèmes de pensée indigène. Dans un article pourtant consacré au christianisme des Amérindiens en Equateur, il se livre à une description des paysages équatoriens d'un surprenant lyrisme, aux accents romantiques prononcés, animant chaque élément naturel d'une force vitale puissante (Rivet 1906 : 83-85). Prêtant les sentiments que lui inspire cette nature aux

Indiens, il pense être ainsi à l'unisson de leur mentalité et y trouver les racines de leur religiosité. Plus jamais, dans un article anthropologique, ne se permettra-t-il de telles envolées, exacerbées par l'irrépressible désir d'amener le lecteur à contempler avec les yeux de l'auteur, et malgré la distance, ces paysages qui l'ont tant chaviré. Cette description exaltée du paysage naturel équatorien contraste fortement avec celle du paysage humain, celle, par exemple, de la petite ville majoritairement indienne de Tulcán. Le portrait de cette bourgade du nord de l'Equateur est resté à l'état de brouillon inachevé et c'est la seule ville qu'il décrit avec cette implication personnelle, sans mettre en avant uniquement les avancées en matière d'infrastructures ou d'électrification, comme il le fera pour Quito ou Guayaquil. Ici, il n'y a rien de tel, car Tulcán vivote, trop éloigné des centres politiques et économiques. Le texte ne ressortit pas à la description ethnographique *stricto sensu*, et puise dans un registre de vocabulaire davantage littéraire, parfois poétique. Des images très vives surgissent sous sa plume et dans l'esprit de son lecteur, l'émotion affleure, il est manifestement touché par ce qu'il contemple. A la lecture de ces pages, il est impossible de ne pas se rappeler ce « choc sentimental » (León 1977 : 240) qu'il avoua, cinquante ans plus tard, avoir ressenti au contact de la population indienne et qui devait décider des chemins qu'emprunterait dorénavant sa vie d'homme de science. Spectateur attentif et ému de leur vie quotidienne, de leurs allers et venues, des ébats silencieux des enfants au milieu des immondices, le dénuement de la population indienne et métisse le bouleverse. Rien de ce qu'il a pu voir en France ne l'a préparé à cette situation de détresse absolue :

« Tulcán, la capitale du Carchi, l'extrême ville frontière de l'Equateur à quelques kilomètres de la Colombie : deux longues rues qui dévalent vers le nord, deux assez grandes places régulières, où se pressent en bordure les façades des bâtiments publics [...] Toutes les autres habitations n'ont qu'un rez-de-chaussée, simples cases à murs épais de terre tassée, recouvertes d'un toit de chaume, blanchies à la chaux autrefois, laissant voir par leur porte ouverte la pauvreté et la misère de tout un peuple. Parfois une maison sans doute chancelée par quelque tremblement de terre penche lamentablement et semble s'appuyer, comme un voyageur las sur son bâton de route, sur de rustiques étais dont le soutien assure l'abri à toute une famille. Sur les montants de

paille toute une végétation a poussé jaune [ill.] de la tâche verte des lichens et des mousses, au-dessus desquels s'agite le panache des épis d'herbes folles. Telle autre bâtie sur un terre-plein qui s'écroule paraît, avec son toit soutenu par de mauvaises poutres, quelque hangar abandonné, tandis qu'un mouton famélique cherche aux anfractuosités de la terre éboulée quelques maigres touffes d'herbe. Partout des haillons, misérables et loqueteux, sèchent à l'abri des auvents.

Et toutes ces cases à allure vieillot, délabrées, dévalent en bordure de la rue, semblables à deux files d'éclopés. Elles sont si petites que la vie intérieure déborde dans la rue et la rue y pénètre largement. Par la porte largement ouverte, des enfants sordides et beaux pourtant entrent et sortent, presque des nourrissons, accroupis barbotant parmi l'ordure, parfois vêtus d'une simple chemise d'accoutrement dès le berceau à leur condition future d'hommes. Sur le seuil, accroupie, la mère, occupée à quelque travail laisse voir sa triste poitrine de nourrice impudique sans le savoir. Vieilles, presque toutes flétries avant l'âge, toute leur beauté sont [sic] de magnifiques cheveux noirs. De temps à autre, une « bebida », une de ces boutiques où se débite l'horrible alcool du pays, si étroite que trois buveurs la remplissent, étalant aux yeux du passant l'attrait de ces quelques bouteilles de poison sur le comptoir à peine distant de la porte, tandis que le son de quelque guitare sort de la boutique, triste mélodie plus plainte que chanson, mélancolique et monotone, identique dans tout pays indien. Les Indiens défilent revenant du marché se hâtant de leur trottement hâtif, vers la case lointaine. Il pleut, le sol est glissant, couvert de cette boue gluante où le pied de l'Européen ne peut s'affirmer. L'Indien s'en va à petits pas pressés y plaquant largement son large pied qui semble saisir la terre. Sa femme le suit, passive, insouciant concubine. Sa jupe de grossière étoffe de laine bleue ou violette retroussée gauchement sur ses hanches en laisse entrevoir une autre jaune marron ou rouge, piquetée de boue, tandis que la manta souvent bleue toujours d'une couleur voyante fixée sur le devant de la poitrine par une épingle de cuivre se gonfle sur le dos du corps de quelque nourrisson. Un chapeau de feutre large, disgracieux enfoui jusqu'aux oreilles laisse échapper de chaque côté de la nuque deux longues nattes nouées à reflets bleus. Sans s'arrêter, c'est un échange de mots rapides avec les cases voisines et la route continue. Parfois l'homme pénètre dans la bebida tentatrice et boit avec avidité le verre de poison et rapidement rejoint sa femme qui l'attend et la marche reprend sans un mot. Puis un cavalier qui passe au trot précipité des petits chevaux, recouvert du poncho, les jambes perdues dans l'immense pantalon de peau, d'énormes éperons au talon dans des étriers de cuivre en forme de sabots. Puis c'est un indien, monté à poil sur quelque cheval étique, cramponné aux jambes, n'ayant pour tout harnachement qu'une corde passée soit dans la bouche de la bête, soit autour du naseau. [...]

La vie grouille, mais sans bruit, sans beauté, le haillon n'est pas pittoresque [...]. Voix chantante de partout donnant le « Buenos dias » n'est pas gai. Tristesse insouciant, peut-être, mais saisissante. Tout ce peuple qui passe, passe interminablement, vêtu de loques bigarrées ne connaît pas [le] rire, ou bien il l'a désappris et ne le retrouve que dans l'ivresse, rêve [ill.] alors de bête hébétée. Les enfants eux-mêmes jouent sans entrain, leurs amusements ne sont pas bruyants. Ils jouent parce qu'ils ne sont pas encore à l'âge de travailler. Plus tard ils travailleront comme ils jouent aujourd'hui. [...] »⁴

« Le haillon n'est pas pittoresque ». Tout le texte suinte la tristesse – le mot revient à plusieurs reprises sous sa plume –, la fatalité, la mélancolie, la désespérance sociale, le drame banal d'existences misérables, déchuës. Spectateur de cette misère, Paul Rivet la ressent comme une tragédie qui imprègne et contamine tout. Toute la description est empreinte de cette gravité qui semble pénétrer la moindre bâtisse, la moindre herbe

⁴ Paul Rivet, description inédite de Tulcán (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 B15c).

folle, en plus des êtres et des bêtes, davantage animés par l'habitude, mus mécaniquement, que par un élan vital salvateur. Il est impossible de savoir pour quelle raison ce texte n'a jamais été publié, mais il est curieux de constater que tous les textes restés sous le boisseau sont de la même veine. Dans ses articles publiés, la distance analytique sera de mise.

Force est de constater que Rivet ne s'est pas aventuré dans le récit de voyage et la mise en scène de soi plus ou moins égocentrée liée à ce genre d'écriture. Par exemple, à aucun moment il n'évoque ses activités de médecin officiant gracieusement auprès des Indiens et des métis, alors qu'elles ont considérablement influencé la qualité des relations qu'il sut nouer avec eux. Il faut garder à l'esprit la défiance et la méfiance paradoxales de Rivet vis-à-vis de la capacité de la littérature à restituer fidèlement des impressions, des observations, sur les hommes en société. Dans ce cas de figure, ce serait plutôt un choix que de ne pas écrire un récit de voyage qui lui semblait impropre à satisfaire son ambition scientifique de connaissance des Indiens. N'écrivit-il pas, de retour d'Equateur : « Le roman et le théâtre sont de détestables écoles d'ethnographie ; le lecteur comme le spectateur ne désire pas être instruit, il ne demande à une pièce ou à un récit d'aventures que de l'intéresser ou le distraire, et pour satisfaire ce goût spécial, le vaudevilliste et l'écrivain ont été amenés à créer des types ethniques, attirants par leur étrangeté ou divertissants par leur drôlerie, mais absolument conventionnels et factices » (Rivet 1908 : 257) ? Après lecture et dépouillement du lot de notes plus personnelles, synthèse de ce qu'il a appris, compilé et lui-même observé, le fait le plus saillant, le plus remarquable, ressortit précisément aux silences, à la censure qu'il semble s'être imposé dans ses travaux publiés. On se rend alors compte qu'il a délibérément fui toute espèce

de description faisant affleurer son émotion, qu'il a muselé sa subjectivité voire une certaine candeur idéaliste, pour ne laisser passer que le « scientifiquement correct » dans ses articles – si l'on pardonne ce néologisme maladroit – se conformant en cela aux canons de l'écriture académique alors admis ; en tant qu'impétrant, cette hypercorrection au dogme dénotait sa volonté d'affiliation à la communauté savante, américaniste et anthropologique ; il n'était pas question de livrer un récit de voyage personnel, où le pittoresque et les appréciations subjectives auraient eu la part belle : son travail aurait alors tout juste fait l'objet de quelques lignes indulgentes et condescendantes dans la rubrique des comptes rendus des revues. Telle n'était pas son ambition.

Si le roman et le théâtre sont de détestables écoles d'ethnographie, que dire alors de la poésie ? Les certitudes que je croyais m'être forgées quant aux conceptions de Rivet sur les Indiens vacillèrent pourtant en déchiffrant ces petits poèmes, et m'imposèrent de mieux prendre en compte les préoccupations plus personnelles de Rivet, aussi bien de l'ordre de la quête que de l'enquête ethnologique. Ils viennent en effet compléter et éclairer avec une force singulière son essai sur la disparition des Indiens où se cristallise sa représentation de cette humanité qui ne cesse de l'interpeller, de la tarauder dans un questionnement lancinant sur ses origines, sa place dans le chœur des sociétés humaines et son devenir. Ces poèmes sont intéressants dans la mesure où, voulant saisir l'âme indienne, Paul Rivet dévoile son état d'esprit et les émotions que lui procure, les réflexions que lui inspire la *contemplation* de la société indigène aux prises avec une société créole dominatrice – car bien souvent, dans ces documents d'archives, on ressent que Paul Rivet se retrouve bien mieux dans la contemplation que dans la

stricte observation. Si un des deux poèmes ouvre sur le sort sociologique subi par les Indiens, l'autre, qui porte la date du 5 mai 1906, c'est-à-dire à la toute fin de cette longue mission, constitue un adieu à un peuple pour lequel, tristement pessimiste, il n'envisage pas d'avenir, mais aussi confession d'une tendresse bouleversée pour ces « vaincus humains » auxquels il voudra rendre justice par la grâce de la science :

« J'aime les doux Indiens qui regardent sans voir,
Leur marche qui paraît toujours une éternelle fuite,
J'aime leurs lents « tonos » tristes comme le soir
Où l'âme de leur race ingénument palpète.

J'aime l'aspect soumis de la femme qui chante
Et file en cheminant, son enfant sur le dos,
J'aime l'air attentif et grave des marmots
Dont la tête falote émerge de la « mante ».

J'aime l'humilité de ces vaincus humains,
J'aime leur piété naïve et familière
Et surtout j'aime entendre, au détour des chemins,
Leur salut fraternel et pur : « Dieu soit béni ! »
Ce salut qui frémit d'un espoir infini
Et vers le ciel s'envole en un bruit de prière. »⁵

Paul Rivet achève à l'été 1902 sa première étude proprement ethnographique ; elle concerne les Indiens de la région de Riobamba (Rivet 1903). Son découpage est de facture classique pour un texte de l'époque qui souhaite donner un aperçu global d'une société indigène quelconque. Il décrit successivement et rapidement le physique de l'Indien, son costume, son habitation, ses outils et son industrie, l'agriculture et son régime alimentaire, les maladies l'affectant, les relations matrimoniales, son activité économique, ses croyances et les cérémonies religieuses et, *in fine*, sa moralité. C'est la même grille d'observation qui guidera le découpage des articles ethnographiques suivants, avec toujours en conclusion des considérations essentialistes sur la

⁵ Fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 B1e. « Les *tonos* indiens, mélodies plaintives, nostalgiques et monotones où semblent pleurer l'éternelle détresse du peuple qui les inventa, émeuvent le blanc [le créole équatorien] bien plus que les compositions savantes des grands maîtres contemporains. » (Rivet 1908 : 265).

psychologie et la morale, le caractère de l'Indien, son aptitude au progrès et son devenir. Paul Rivet l'envoie alors à un ami qui travaille au Muséum afin qu'il s'enquiert d'une revue accueillant cette contribution. Celui-ci, sans doute par l'intermédiaire d'Ernest-Théodore Hamy, professeur d'anthropologie au Muséum et président fondateur de la Société des Américanistes de Paris, la soumet au conseil de rédaction du *Journal* de cette jeune société savante. Lors d'une séance de début juin 1903, les membres présents en discutent pour savoir s'ils la publieront ou pas. Ce travail ne fait pas l'unanimité, loin de là, et il faut toute la pugnacité de ses défenseurs pour qu'il soit accepté car, malgré « des observations fort complètes sur les mœurs, les croyances », c'est « surtout l'état économique et social des indigènes de Riobamba »⁶ qui a retenu l'attention de l'auteur. Et, il semble bien que ce soient précisément ces considérations sociologiques, très actuelles, sur leurs conditions de vie qui font esquisser la moue à certains membres du conseil de rédaction. A bien le lire, c'est en effet l'un des traits marquants de ce tout premier texte : près du cinquième des pages est consacré au système d'exploitation des Indiens dans les campagnes, qu'ils soient paysans *conciertos* (liés jusqu'à la mort à l'hacienda et transmettant leurs dettes à leurs enfants), *apegados* (travaillant gracieusement certains jours de la semaine pour l'*hacendado* en échange d'un lopin de terre, mais en pratique tout aussi asservis que le *concierto* car la petite parcelle ne permet pas d'assurer la subsistance de la famille) ou *sueltos* (nominalement libres de louer leur force de travail mais usant bien peu de ce droit). Rivet y explique aussi le système très lourd des charges domestiques qui pèse sur eux. C'est d'ailleurs l'unique fois où il évoque en détail ce thème de la misère économique, de l'exploitation des Indiens, il se retranchera par la suite sur un terrain plus neutre, plus scientifique selon

⁶ Procès-verbal de la séance du mardi 9 juin 1903, *Journal de la Société des Américanistes*, n.s., I, 1903-1904 : 243.

les critères de l'époque. Les nombreux détails factuels qu'il donne sur cet asservissement des paysans indigènes, leur enchaînement à la terre du propriétaire terrien (l'*hacendado*) l'incite à conclure en ces termes, prenant à témoin un lecteur dont il requiert la compassion : « N'avais-je pas raison de comparer, tout à l'heure, cette vie du *concierto d'hacienda* à celle que menaient les serfs du moyen âge sur les terres seigneuriales ? Je ne sais laquelle paraîtra, à la comparaison, la plus misérable, la plus digne de pitié. » (Rivet 1903 : 71) Indéniablement, la servitude imposée à l'Indien *concierto* l'a profondément marqué. Ceci dit, il faut bien avouer que je ne m'en serais jamais rendu compte avec la même acuité sans la découverte inattendue d'un poème traitant de ce sujet, qui me fit comprendre que je fus bien près de passer à côté de la signification profonde de ces quatre pages de l'article, n'en voyant que l'aspect informatif. Grâce à ce poème, on dépasse soudain le cadre formaté de la compréhension intellectuelle de cette sombre réalité pour accéder à une compréhension davantage affective *via* le traitement poétique du triste sort réservé à l'Indien Santiago Guaman. On s'éloigne ainsi encore un peu plus des jugements hâtifs afin de faire toute sa place à la complexité de son appréhension de l'altérité indienne. Présenter une poésie contraint aussi à dépasser le seul effort d'objectivité scientifique pour faire entrer un peu d'émotion et de chair. Il est au demeurant très significatif que Rivet ait choisi ce moyen d'expression entre tous pour évacuer de façon sensible le sentiment d'injustice et de douleur qu'il dût ressentir en maintes occasions devant le traitement inique réservé aux Indiens, devenus des ouvriers agricoles taillables et corvéables à merci. Ce n'est assurément pas dans des revues tels les *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie*, la revue du Muséum *L'Anthropologie* ou bien encore le *Journal de la Société des Américanistes* qu'il eût pu en faire état et prendre position. La science

anthropologique ne se mêlait alors pas de politique agraire ou d'injustice sociale, et l'ethnologue n'était pas encore cet « avocat naturel » des indigènes comme il le sera plus tard, au moment de la décolonisation, selon la belle expression de Michel Leiris.

Il n'existe aucune version mise au propre du poème dans les papiers de Paul Rivet. Il n'est donc pas certain qu'il le mentionnât jamais dans un cercle public. L'oublia-t-il ? Finit-il par le considérer comme un pis-aller à l'action politique et à la prise de parole officielle ? On ne sait. Il est en tout cas de notoriété publique que bien plus tard, s'entretenant, dans son appartement de fonction du musée de l'Homme, avec ses amis latino-américains de la situation politique de leur pays respectif, il insista toujours fermement sur la nécessité absolue de mener une profonde réforme du régime agraire, et de donner la terre aux Indiens et aux paysans – qui sont souvent une seule et même personne – sous peine de ne jamais voir se résorber l'injustice sociale (Molina 1958, Rivet 1937). Ce n'est donc pas une reconstruction *a posteriori* que de faire remonter cette intime conviction à ces années passées en Equateur. C'est un poème aux accents tragiques, totalement à l'unisson de sa conception catastrophiste du *fatum* indien dont l'heure ne reviendra jamais plus :

« Santiago Guaman, vieil indien, a commis
Une faute fort grave : en quête de bien-être
Son bœuf, las de jeûner, a brouté sans permis
Toute une nuit durant l'herbe des prés du maître.

Enfermé quatre jours en un sombre taudis,
Les deux pieds enserrés dans un carcan de hêtre
Etendu sur le sol froid et boueux, l'ancêtre
N'a pas gémi malgré ses membres engourdis

Contre le mur, sa femme et sa fille accroupies
L'attendent. L'Indien sort : à grands pas maladroits,
Il va vers l'homme blanc, en lui baisant les doigts

Il dit : merci patron, et dans son œil éteint
Passe, ainsi qu'un voile à l'horizon lointain,
La détresse sans pleurs des races asservies. »⁷

⁷ Fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 B1e.

Un anthropologue ne pouvait alors pas parler de l'Indien comme d'un paysan pauvre, opprimé, en reprenant à son compte un discours en termes de classes sociales pour exprimer la situation sociopolitique de cette frange de la population équatorienne. De même, il faut bien avoir à l'esprit toute l'ambiguïté et la complexité de la démarche ethnologique des anthropologues américanistes d'alors : la valorisation épistémologique de l'Indien pur, sauvage, primitif, rebelle, va de pair avec une dépréciation idéologique de l'Indien acculturé, plus vraiment indien, mais pas non plus blanchi sous le harnais de la civilisation. S'il ne saurait intéresser l'ethnographe, il émeut profondément l'homme, qui voit en lui un individu brisé par l'oppression et l'humiliation séculaire. Cet Indien devient alors justiciable d'un discours et d'un secours philanthropique qui n'est plus du ressort scientifique légitime de l'anthropologue.

Ce n'est pas en étudiant ses photographies sur les Indiens, ses articles linguistiques, pas même en lisant la rituelle conclusion des articles ethnographiques sur les qualités morales et psychologique propres aux Indiens (Laurière 2008 : 144-151), que l'on peut se rendre compte de sa conception pessimiste du devenir des populations indiennes, qui est pourtant la clef de voûte tenant tout l'édifice de sa quête anthropologique. A lire ses mémoires consacrés à l'étude des collections ostéologiques et l'analyse des mesures anthropométriques prises sur les Indiens vivant, on ne se rend pas compte que Rivet, confronté à l'angoissante déchéance sociologique des populations indiennes en Equateur, est mal à l'aise avec les habituelles explications racialistes sur l'infériorité constitutionnelle des Indiens, bien qu'il lui soit très difficile d'y résister totalement lui-même. Cela ne transparaît pas dans ces publications un peu

arides et techniques. Et pourtant, il se refuse à naturaliser la différence entre les Indiens et les créoles, selon lui historiquement et socialement construite. Il écrit qu'il ne faut pas chercher les raisons de sa domination dans la nature, dans l'essence de l'être indien, mais plutôt dans les facteurs historiques et sociologiques de la Conquête et de la colonisation espagnole – et la différence est d'importance, car Paul Rivet finit alors par congédier le déterminisme biologique. Il refuse de considérer l'Indien comme un être constitutionnellement inférieur. Il ne fait pas de doute que cette question de la place de l'Indien dans le concert des autres peuples le taraude dans la mesure où il pense qu'il eût pu en être autrement. Tourmenté, il se demande aussi si la civilisation est toujours un bienfait pour les sociétés primitives – et la question n'est pas ici de simple rhétorique, comme dans un exercice de philosophie pure. C'est cette même préoccupation qui le poussait à se demander avec une certaine angoisse, à la toute fin de sa relation sur l'ethnographie colorado : « ces Indiens, faits pour vivre, robustes et sains, intelligents, diminuent chaque jour et arriveront fatalement à disparaître. [...] L'alcoolisme et la petite vérole, deux importations blanches, auront vite anéanti les derniers survivants d'une race belle et intéressante à tant de points de vue ! Vraiment, il ne faut pas trop étudier dans ses détails l'œuvre de la civilisation, mais la juger seulement dans ses effets généraux, car l'on serait amené à douter de son influence bienfaisante, c'est-à-dire à douter même du progrès. » (Rivet 1905 : 207-208) Ce qu'il a vu et constaté partout en Equateur l'a ébranlé profondément. Pour un homme progressiste comme lui, c'est une brèche dans ses certitudes, et il cherche à la réduire logiquement, avec son bagage intellectuel et les paradigmes explicatifs en vigueur.

Ces deux problèmes en tête – L'Indien n'a pas toujours été un être déchu, la remise en cause de l'influence bienfaisante de la civilisation –, il écrivit un texte pour

s'expliquer et expliquer les « Causes de la disparition de la race indienne ». Comme les poésies, mais pour des raisons manifestement différentes, il ne chercha pas à publier ce manuscrit, alors qu'il est achevé⁸ ; il resta dans une chemise avec d'autres notes de travail sur l'ethnographie équatorienne. Il n'a pourtant rien de commun avec les poèmes, par son ton et sa tentative ingénue de mise à distance de son affect. C'est un travail qui date du début de son séjour en Equateur, fin 1902. Dès l'introduction, il pose le problème dans les mêmes termes que précédemment, centrant sa réflexion sur l'« influence néfaste de la civilisation sur la race indienne » et il tente de comprendre « comment d'instrument de progrès, elle a pu devenir dans des “conditions spéciales” une cause de ruine et de déchéance pour un peuple entier. [...] Attribuer à la civilisation même une influence néfaste, c'est soutenir un paradoxe, que les faits d'ailleurs démentent. Il faudrait en effet admettre que dans tous les cas où la race blanche se trouve en contact avec une autre race, celle-ci de ce fait seul se trouve atteinte dans sa vitalité. [...] la race américaine, non seulement n'a fait aucun progrès mais semble menacée de disparition. »⁹ Parmi ces causes, il passe bien évidemment d'abord en revue les « causes physiques » : les exactions espagnoles, les diverses maladies inconnues sur le continent américain qui firent des ravages, l'alcoolisme. Mais ce sont surtout les « causes d'ordre moral » qu'il lui importe le plus de découvrir dans la mesure où elles lui semblent les plus déterminantes pour expliquer cette angoissante extinction de millions d'êtres humains, toujours d'actualité à l'heure où il écrit. Des causes

⁸ Cet essai – achevé dans la forme, mais inachevé, candide sur le fond, pas encore suffisamment enrichi de ses observations ethnographiques –, n'est que le premier pas de sa réflexion sur le sujet, qui va considérablement mûrir et s'organiser sur des lignes davantage politiques, comme le prouve son « Essai sur les peuples sud-américains », écrit sept ans plus tard, en 1908. Il est fort probable également qu'il préféra présenter les Indiens sous un jour moins sombre et misérabiliste, et garder pour lui son verdict sur la déchéance de la « race » indienne, qui serait irrécupérable après trois siècles de souffrances et d'oppressions.

⁹ Paul Rivet, « Causes de la disparition de la race indienne », texte inédit (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 B15c).

sociologiques, anthropologiques, économiques, politiques, il ne dira mot. C'est dire si, à l'époque, le raisonnement essentialiste, l'explication par la race, les caractéristiques psychologiques qui en découlent, sont les seuls concevables, admis, reconnus. Se déploient dans ce texte plusieurs thèmes, au premier rang desquels une idéalisation du passé indien, réduit à l'unique et prestigieux empire inca, qui lui permet de réhabiliter l'Indien et ses œuvres. On retrouve aussi l'impossibilité de penser l'altérité en dehors du complexe explicatif race/psychologie/culture (Taylor 1988 : 168) ; une conception belliciste des rapports humains, exaltée par la notion de lutte pour la vie ; la supériorité absolue de la civilisation occidentale et le bien-fondé de la notion de progrès.

Mais il faut aussi retenir son profond sentiment de révolte devant cet immense gâchis que représenta la Conquête : son raisonnement a beau être tout imprégné de l'idéologie essentialiste, évolutionniste, il ne glorifie pas mais déplore cet état de fait, il aurait souhaité que, selon ses propres termes, la fraternité entre les races prévale et que la race blanche – représentée ici par la race espagnole – soit la sœur aînée de la race indienne, que, bienveillante, elle la guide sur la voie du progrès et de la civilisation, qu'elle l'éclaire de son exemple. Mais tel ne fut pas le cas. Idéaliste, habité d'une grandeur de sentiments à la fois généreuse et naïve, il pense que « la race indienne, au moment où apparurent les Conquistadores, était toute prête à accepter le progrès, à recevoir le baptême de la civilisation européenne, qu'elle avait elle-même autant de force vitale que le peuple qui s'appêtait à l'asservir. Il fallait cependant une condition, c'est que le vainqueur fit aimer et respecter en sa présence la civilisation dont il était le représentant. »¹⁰ Paul Rivet reprend l'exemple de l'enfant maltraité, qui se renferme et

¹⁰ *Ibid.*

devient violent à force de coups et d'injustices. Si son cœur bat pour ce malheureux enfant, il le croit aussi perdu pour ses semblables, dans une posture catastrophiste et outrancièrement déterministe qui ne conçoit pas d'autre alternative à l'occidentalisation à marche forcée. Le « long martyre de trois siècles » traversé par les Indiens a laissé des traces indélébiles. Il ne conçoit même pas un sursaut salvateur qui leur permettrait de reprendre leur place. Son verdict fait frémir par sa noirceur. Mais il sait aussi trouver les mots justes pour évoquer l'oppression, la détresse des vaincus, qui touchent malgré soi le lecteur. « La race indienne a été éliminée et non assimilée », conclut-il gravement. C'est la chronique d'une disparition que tente de raisonner Paul Rivet dans ce texte, mais il est loin de s'en satisfaire ; l'explication ne provoque pas la consolation. L'espoir, il le place dans la population métisse, plus vraiment indienne, mais majoritaire, et qui sort du monde paysan pour occuper d'autres métiers. Si cette population métisse ne l'intéresse absolument pas en tant qu'ethnologue, elle lui semble le seul ciment solide sur lequel les nations sud-américaines peuvent bâtir leur futur politique (Rivet 1908 : 268).

Rivet a été hanté par cette rencontre manquée entre les Européens et les Amérindiens, au moment de la Découverte. Que de fois n'a-t-il pensé à ce qu'elle aurait pu être, à ce qu'elle aurait dû être ? C'est un trait récurrent de sa réflexion, comme de celle de très nombreux anthropologues américanistes du vingtième siècle, au nombre desquels citons Robert Jaulin et Claude Lévi-Strauss. Beaucoup se sont plus à imaginer ce qu'aurait pu être la rencontre, la découverte, si les Européens avaient fait preuve de la même ouverture à l'altérité que les Amérindiens. Cette interrogation profonde a habité Rivet pendant tout son séjour en Equateur, mais il ne l'a pas laissé s'exprimer

dans ses écrits ethnographiques. A nouveau, ce sont quelques réflexions griffonnées pour son propre usage sur une feuille volante, convoquant un exemple littéraire familier, qui rappellent cette interrogation anthropologique essentielle pour les hommes de son temps :

« Sur la côte du Pacifique, dans les creux des rochers, sous les blocs éboulés des falaises, partout où le hasard a réservé un coin d'ombre, une cachette, un abri humide et sûr, éclosent d'étranges floraisons marines. On dirait un champ étoilé de chrysanthèmes aux pétales blancs orangés, bruns rouges ou vert sombre. En réalité, ce sont des colonies d'anémones fixées à la pierre, qui sous la caverne familière des vagues s'épanouissent en corolles de chair, mais qu'un remous trop violent les atteigne, qu'un grain de sable les heurte, aussitôt la fleur animée se contracte, devient méconnaissable soudain transformée en un amas de gelée repoussante. Bien souvent en étudiant ces curieux organismes, j'ai pensé à ces petites âmes sensibles et délicates qu'une caresse eût fait s'ouvrir, qu'un mot brusque effarouche, mais j'ai pensé surtout aux Indiens, à ces âmes simples que les Conquistadores trouvèrent si confiantes, si prêtes à se livrer, et que leur brutalité fit se refermer à jamais en un frisson effrayé ; et chaque fois que j'essaie de m'imaginer ce qu'était avant le contact de l'envahisseur blanc ces êtres auxquels il fallut que l'autorité papale restaure le titre d'homme, chaque fois que je me pose cette insoluble question, je vois le chrysanthème élégant des rives du Pacifique se rétractant en une boule uniforme au plus léger effleurement.

Qui dira ce que Poil de Carotte l'admirable création de Jules Renard eût été sans les soupçons qui dégradent, les injustices qui révoltent, les coups qui humilient ? Dans tout Indien, il y a l'âme de Poil de Carotte, cette petite âme meurtrie d'enfant recroquevillée sur elle-même, que rien ne fera s'ouvrir, petite âme frémissante et craintive qui dans l'amour et la confiance eût pu s'épanouir comme ces fleurs délicates et vivantes dans le doux frôlement des flots amis. »¹¹

De retour en France en 1906, Paul Rivet choisit délibérément la voie de l'érudition, et s'écarte résolument de toute entreprise de vulgarisation pittoresque, muselant sa subjectivité, faisant silence sur certaines réflexions qui lui semblent sans doute illégitimes, en tout cas hors de propos dans le cadre de l'exercice d'un métier d'anthropologue qui prétend à l'objectivité et la positivité. Pour intime qu'elle eût été, cette expérience radicale de l'altérité n'en laissa pas moins une empreinte forte et durable dans la mesure où elle rend raison de son engagement total – personnel, scientifique et idéologique – au service de l'ethnologie et d'une meilleure connaissance des populations non occidentales. Ce n'est pas pour autant qu'il réagit positivement à

¹¹ Texte sans titre, fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 B1e.

des œuvres d'ethnologues sortant des sentiers battus tels *L'Afrique fantôme* (1934) de Michel Leiris ou *Tristes Tropiques* (1955) de Claude Lévi-Strauss. Au premier, alors chef du département d'Afrique noire sous ses ordres au musée d'ethnographie du Trocadéro, il fit remarquer les quelques fautes d'expression ou d'orthographe qu'il avait repérées dans son livre, sans s'attarder explicitement sur un contenu que, comme Marcel Mauss, il devait désapprouver parce qu'il desservait la cause de l'ethnologie à un moment où elle s'institutionnalisait enfin (Jamin et Price, 1988 : 51). Avec le second, il se fâcha en lisant sa célèbre phrase inaugurale « Je hais les voyages et les explorateurs » (Lévi-Strauss et Eribon 1996 : 87), n'y retrouvant pas l'écho de sa propre expérience, alors qu'il est précisément en train de faire un retour réflexif sur son propre parcours et qu'il explique pour partie sa vocation d'ethnologue par son goût des voyages et du dépaysement. A sa publication en 1929, il ne comprit pas mieux *Ecuador* d'Henri Michaux¹², le tenant pour une fantaisie d'artiste névrosé. Les réactions de Rivet à des œuvres certes différentes mais qui revendiquent toutes une certaine subjectivité, invitent toutefois à se demander à quel point l'autocensure qu'il exerça vis-à-vis de certains de ses écrits fut consentie, acceptée. A la réflexion, il n'est pas certain que Rivet souhaitât leur divulgation. Un siècle plus tard, ce sont précisément les raisons motivant cette retenue, ce silence, qui se révèlent intéressantes, significatives, non pas tant pour révéler des talents artistiques cachés – ils sont bien modestes –, que parce qu'elles éclairent puissamment sur les codes analytiques et les règles d'écriture implicites qui structurent

¹² Fascinant récit de sa traversée des Andes jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, alors qu'il était malade, *Ecuador* est bien plus un journal de voyage intérieur, ouvrant sur les fameux *espaces du dedans* chers à Michaux qu'un récit de voyage au sens strict du terme. Ayant l'exotisme (« cette terre est rincée de son exotisme », p. 35) et le tourisme en horreur, célèbre pour sa préface (« Un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal a composé ce journal de voyage. Mais, au moment de signer, tout à coup pris de peur, il se jette la première pierre. Voilà. »), *Ecuador* mélange les genres littéraires – la poésie, la prose, les incises fulgurantes, mais aussi des anecdotes et des faits bruts. Les descriptions du paysage équatorien sont en particulier à mille lieux de celles, exaltées et enchantées, de Rivet qui ne dut pas beaucoup goûter cette phrase de Michaux, au moment de quitter le pays : « Equateur, Equateur, j'ai pensé bien du mal de toi. » (p.118).

l'expression anthropologique de l'altérité. De cet apprentissage réussi, de cet habitus scientifique intériorisé l'expérience venant, dépendait son insertion dans les réseaux de sociabilité savante – et la suite de sa brillante carrière prouve amplement son succès. Détestables écoles d'ethnographie pour leur auteur, ces petits poèmes, ces fragments littéraires, n'auraient sans doute pas nourri un anthropologue – au sens littéral du terme –, mais elles nourrissent la connaissance réflexive que les anthropologues d'aujourd'hui peuvent concevoir sur les pratiques passées de leurs prédécesseurs.

Bibliographie

Jamin, Jean et Price, Sally

1988 « Entretien avec Michel Leiris », *Gradhiva*, 4 : 29-56.

Laurière, Christine

1995 « L'ethnographe sur les marches de la civilisation », *Gradhiva*, 18 : 57-75.

2008 *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, collection « Archives ».

León, Luis

1977 *Paul Rivet. Selección de estudios científicos y biográficos*, Quito, Editorial Casa de la cultura ecuatoriana.

Lévi-Strauss, Claude et Eribon, Didier

1996 *De près et de loin. Suivi de Deux ans après*, Paris, Odile Jacob.

Michaux, Henri

1990 [1929] *Ecuador*, Paris, Gallimard (« L'Imaginaire »).

Molina, Gerardo

1958 « En la muerte de Paul Rivet », *La Calle* (Bogota), 28 mars.

Rivet, Paul

1903 « Etude sur les Indiens de la région de Riobamba », *Journal de la Société des Américanistes*, n.s., I : 58-80.

1905 « Les Indiens Colorados. Récit de voyage et étude ethnologique », *Journal de la Société des Américanistes*, II (2) : 177-208.

1906 « Le christianisme et les Indiens de la République de l'Equateur », *L'Anthropologie*, 17 : 81-101.

1908 « Essai sur les peuples sud-américains », *Revue scientifique (revue rose)*, 9 (9), 29 février 1908 : 257-269.

1937 « Nous ne pourrions conserver l'Afrique du Nord que si nous y faisons une grande réforme. Ce que l'exemple du Mexique nous apprend », *L'Œuvre*, 8 mai.

1944 *Trois lettres, un message, une adresse*, Librairie française, Mexico.

1954 « Souvenirs », in *150^e anniversaire de la fondation du lycée centenaire d'Henri Poincaré*, Nancy, Berger-Levrault, pp. 309-314.

Taylor, Anne-Christine

1988 « Les modèles d'intelligibilité de l'histoire », in Philippe Descola, Gérard Lenclud, Carlo Severi, Anne-Christine Taylor, *Les Idées de l'anthropologie*, Paris, Colin.